

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Marguerite Bourgeoys. — III M. le chanoine Chartier, à l'Institut catholique de Paris : Dix leçons sur le Canada français, avant-propos. — IV Constantin et son *labarum*. — V Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie ; cérémonie de vêtue. — VI Le *Catéchisme liturgique*. — VII Prières des Quarante-Heures.

AU PRONE

Le dimanche 18 avril

On annonce :

La procession de saint Marc ;

La fête de saint Joseph (ancienne fête du Patronage) mercredi, et sa solennité, dimanche prochain ;

La collecte pour l'Université de Montréal.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 18 avril

Messes basses

Du II dim. après Pâques, **semi-double** ; 2e or. **Concede nos**, 3e *Ecclesiae*, ou pour le pape ; préf. pascale.

Messe principale

SOLENNITE DE L'ANNONCIATION

Depuis le mois de mai 1911, on peut chanter la messe des solennités remises au dimanche dans les chapelles (semi-publiques) de communauté, ce qui n'était accordé précédemment que pour les chapelles publiques et les églises.

De l'ANNONCIATION, **double de 1e cl.** ; comme le 25 mars, mais avec les **allel.** du temps pascal ; mém. du IIe dim. ; pendant le **Credo**, tous s'agenouillent au chant du **v. Et incarnatus est...** **factus est** ; préf. de la sainte Vierge ; dernier Ev. du dim. — Aux II vèpres, mém. du dim.

TITULAIRES D'ÉGLISES PAROISSIALES

Le dimanche 25 avril

On ne peut faire, en ce jour, aucune autre solennité de titulaire que celle de saint Joseph (ancienne messe du Patronage).

SOLENNITE DE SAINT JOSEPH

Province ecclésiastique de Montréal

Diocèse de Montréal.—Montréal, Rivière-des-Prairies, Bordeaux, Chambly, Saint-Joseph-du-Lac et Mont-Rolland.

Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Sorel.

Diocèse de Sherbrooke. — Ham-Sud et Valcourt.

Diocèse de Valleyfield. — Huntingdon et Les Cèdres.

Diocèse de Joliette. — Lanoraie.

Province ecclésiastique d'Ottawa

Diocèse d'Ottawa. — Ottawa, Orléans et Lemieux.

Diocèse de Pembroke. — Curry's Settlement et Ile-Allumette.

Diocèse de Mont-Laurier. — Barrette.

Diocèse d'Haileybury. — Nord-Témiscamingue.

Vicariat apostolique d'Ontario-Nord. — Lac Saint-Joseph.

Province ecclésiastique de Québec

Diocèse des Trois-Rivières. — Maskinongé.

Diocèse de Nicolet. — Manseau.

J. S.

MARGUERITE BOURGEOYS

TROIS cents ans! Il y aura trois cents ans, samedi prochain, le 17 avril, que naissait à Troyes, en Champagne, au cher pays de France, l'héroïne-apôtre qui fut, à Montréal, au temps de Maisonneuve, notre première maîtresse d'école et la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame: Marguerite Bourgeoys.

Son procès de béatification, personne ne l'ignore, est actuellement pendant en cour de Rome. Depuis le 7 décembre 1878,

elle
Rita
vert
mira
Tou
disc
quel
gard
A
Mon
mon
te-de
le pa
là, or
avec
rites
ment
serait
" esp
que d
la vér
L'É
" Ma
rester
passer
périoc
doit à
tance,
Notre-
tes de
" Let
traduct
Mary I

elle est *vénérable*. Le 13 juillet 1910, la Congrégation des Rites a déclaré qu'elle avait pratiqué à un degré héroïque les vertus chrétiennes. Il ne reste plus à parfaire que l'étude des miracles dus à son intercession. Et, merci à Dieu, il y en a ! Toutefois, comme la cause n'est pas finie, par respect pour la discipline de l'Eglise, une réserve s'impose. Les fêtes par lesquelles on va célébrer ce troisième centenaire doivent garder et garderont un caractère de pieuse intimité.

A la maison-mère de la Congrégation, rue Sherbrooke, à Montréal, samedi prochain, il y aura messe pontificale, sermon de circonstance, salut et *Te Deum*. Dans les cent-cinquante-deux établissements de la Congrégation, répandus par tout le pays, il y aura sans doute des cérémonies analogues. Ici et là, on priera tout bas avec ferveur, on se réjouira devant Dieu avec abandon de l'âme, on s'entretiendra des vertus et des mérites de la fondatrice pour s'encourager et s'édifier mutuellement. Mais on s'abstiendra, ainsi qu'il convient, de tout ce qui serait trop éclatant et trop bruyant, tout en continuant à "espérer", selon le beau mot, si canadien, de Mgr l'archevêque de Montréal, ¹ le décret qui permettra un jour de placer la vénérable mère sur les autels.

L'événement cependant de ce troisième centenaire de la "Marguerite du Canada", si réservé et si intime que doit rester le caractère de sa célébration, ne saurait, pour nous, passer inaperçu. Notre *Semaine religieuse*, où s'enregistrent périodiquement les principaux faits de la vie du diocèse, se doit à elle-même et doit à ses lecteurs, en une pareille circonstance, d'offrir son humble hommage à la Congrégation de Notre-Dame, en louant, une fois de plus, les vertus et les mérites de son admirable fondatrice.

¹ Lettre de Mgr Bruchési (19 février 1910) à M. l'abbé Bruneau, traducteur de *The Venerable Margaret Bourgeois*, par Margaret Mary Drummond.

* * *

Trois cents ans ! Il y a donc trois cents ans, maintenant écoulés, que naissait à Troyes, le 17 avril 1620, d'une famille de condition modeste, cette fille de prédilection, qui devait être, chez nous, à Montréal, notre première éducatrice.

Dès son enfance, elle fut un modèle de piété. A l'âge où l'on choisit sa voie, elle voulut entrer chez les carmélites, puis chez les clarisses. Mais Dieu, qui avait ses desseins, permit que, dans ces couvents, on refuse de l'admettre. En 1643, sur les conseils de son confesseur, l'abbé Jendret, elle tenta de fonder, à Troyes même, une communauté pour l'instruction des jeunes filles. Là encore, la tentative échoua. Elle devint dans la suite, par le libre choix de ses compagnes, préfète de la congrégation externe des religieuses de Notre-Dame de Troyes.

L'une des soeurs de M. de Maisonneuve appartenait précisément à cette communauté. Dans un de ses voyages en France, le fondateur de notre ville s'étant adressé à ces religieuses de Troyes et leur ayant demandé une institutrice pour les enfants de sa colonie, on lui désigna la préfète de la congrégation externe. Il lui proposa donc de venir établir une école à Montréal — à Montréal, qui s'appelait alors Ville-Marie ! Marguerite avait 33 ans. De ce moment, sa vocation fut fixée.

Le 16 novembre 1653, elle arrivait à Ville-Marie, et, tout en logeant dans la maison du gouverneur, M. de Maisonneuve, elle commença sans tarder son oeuvre d'éducatrice. Cinq ans plus tard, en 1658 (30 avril)—l'année après l'arrivée des sulpiétiens à Ville-Marie—, elle ouvrait sa première école " dans une étable de pierre". La même année, en 1658, elle fondait une congrégation externe, pour les filles de la colonie, sur le modèle de celle dont elle avait été préfète à Troyes. Insensiblement, on donna aussi le nom de "congrégation" à la mai-

son — l'étable de pierre — où se réunissaient les congréganistes. En 1659, la fondatrice allait en France chercher les trois premières compagnes de sa vie religieuse. Ce fut l'origine de la communauté qui s'appela, du nom de la maison, la *Congrégation*, et du nom de la sainte patronne du ciel, la *Congrégation de Notre-Dame*.

Nous n'allons pas entreprendre ici de raconter les trois cents ans de vie, ou presque, de la méritante communauté, ni même celle des quarante-sept ans que Marguerite Bourgeoys donna personnellement à notre ville et à notre pays. Ce serait par trop déborder le cadre dont nous disposons. Nous voudrions seulement essayer de dire dans quel esprit et dans quel but la vénérable fondatrice se dépensa ainsi pour nous.

* * *

Cet esprit est facile à discerner et ce but n'est pas moins facile à voir. La première maîtresse d'école de Ville-Marie avait le zèle des enfants simplement parce qu'elle avait le zèle des âmes. Tout, dans ses projets et dans ses efforts, tendait à la plus grande gloire de Dieu. Voilà la note qui marque profondément son oeuvre aussi bien que sa vie. Nous nous sommes donné la joie de relire, avant d'écrire ce modeste article, *The Venerable Margaret Bourgeoys*, le beau livre que lui a consacré, en 1906, l'une de ses filles en religion, Margaret Mary Drummond (Soeur Sainte-Marie-Pia), et que M. Bruneau, prêtre de Saint-Sulpice, a traduit en français, en 1910. C'est un livre délicieux à lire. On connaît aussi les travaux de M. Montgolfier et de M. Faillon. Quelle lecture reposante et rafraîchissante que celle de tels ouvrages! On y respire le surnaturel à pleins poumons. M. de Maisonneuve, les premiers sulpiciens, Lambert Closse, Dollard Désormeaux, Mme de la Peltrie, Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys, tous nos héros

et nos héroïnes de la première heure, rivalisent de zèle et d'ardeur au bien. C'est un spectacle édifiant autant qu'émouvant. Personne, assurément, pour la constance et le mérite, ne l'emporte sur la Soeur Bourgeoys.

Sa première force, c'est, en tout et partout, de s'oublier elle-même et de pratiquer l'abnégation. Voyez-la partir de là-bas et affronter, toute seule au milieu des soldats et des matelots, les rigueurs d'une rude traversée de trois mois; par trois fois, au prix de tant de peines, retourner en France et revenir en Canada; s'imposer ici des sacrifices de toutes sortes, jusqu'à entreprendre un jour, à 69 ans, par les dernières neiges d'avril, un voyage à pied de Montréal à Québec — 60 lieues — pour s'entendre avec Mgr de Saint-Vallier; suivez-la, par la pensée, aidant Jeanne Mance auprès des malades ou donnant ses premières leçons; vivant dans son étable de pierre ou faisant l'école aux petits indiens dans l'une des deux tours du fort de M. de Belmont; instruisant et catéchisant les petites françaises ou les petites iroquoises; ou encore montant un jour à la croix de la montagne ou travaillant une autre fois de ses mains, avec les hommes de peine, à la construction de notre première chapelle de Bonsecours... toujours et partout, pendant quarante-sept ans, elle s'oublie elle-même et se renonce.

Et pourquoi? Pour mieux se donner aux autres, c'est sa seconde force. Se donner, qui l'a jamais su mieux faire que notre héroïne-apôtre? Elle fut éducatrice dans l'âme! Or personne ne se donne jamais davantage que celui ou celle qui se voue aux oeuvres d'éducation. Nous ne saurions mieux exprimer jusqu'où et comment Marguerite Bourgeoys entendit et comprit cette mission de dévouement et de donation d'elle-même qu'en citant cette belle page, écrite à son sujet par Charlevoix, l'un de nos premiers historiens: " Ses yeux voyaient jusqu'au fond des choses, et elle apercevait claire-

ment non seulement le présent mais encore l'avenir avec ses besoins probables. Lorsqu'elle conduisait en classe ses petites élèves et s'essayaient à former leurs esprits et leurs coeurs, elle voyait en elles non seulement des enfants à instruire, mais encore les générations futures que ces enfants étaient destinées à influencer directement ou indirectement. Son but était de préparer de bonnes familles chrétiennes et, par là, une société vraiment chrétienne et finalement un grand pays chrétien. Avec cet idéal devant les yeux, elle refusa de cloîtrer ses soeurs. Car si elles eussent eu la clôture, comment auraient-elles pu aller au peuple et l'aider dans tous ses besoins temporels et spirituels? Elle perçut clairement aussi qu'un genre de vie et une manière d'enseigner plus libres étaient plus en conformité avec les besoins d'un pays neuf. ”

Ce dernier point, que touche Charlevoix, nous amène à faire une autre constatation, c'est que non seulement Marguerite Bourgeoys se renonça et se donna, mais qu'encore elle le fit avec une très haute intelligence des besoins particuliers de son temps et du pays où elle était venue vivre. A cette époque, la fondation d'un ordre enseignant de femmes non cloîtrées était une étrange nouveauté. Mais, comme le dit très bien M. Bruneau—après Soeur Sainte-Marie-Pia—des époques différentes ont des besoins différents: “Précisément, écrit-il, ce que saint Vincent de Paul faisait pour les pauvres avec ses soeurs de charité non cloîtrées, la Mère Bourgeoys le réalisa, avec ses soeurs, non cloîtrées elles aussi, dans le Nouveau-Monde, pour l'éducation de l'enfance. Son idéal était d'imiter la sainte Vierge, quand elle visita sa cousine Elisabeth. L'ambition de Marguerite était de porter, comme Marie, le divin Jésus aux coeurs et aux foyers...” “Et l'on comprend; ajoute M. Bruneau, pourquoi le mystère de la Visitation a été choisi comme fête patronale de la communauté. ”

Et oui, elle portait Jésus à des coeurs et à des foyers, où, sans elle et ses compagnons, il ne serait sans doute jamais allé! Ce qu'on fit à la Congrégation, en ces temps héroïques, pour les jeunes personnes de la colonie, en particulier pour les "filles du roi", et aussi pour les petites indiennes, est bien vraiment, au premier chef, un travail d'apostolat. Les sauvagesses, à la mission de la montagne par exemple, furent de la part de la fondatrice et de ses soeurs, l'objet d'une attention spéciale. En 1694, M. de Belmont, à la suite d'un incendie qui avait dévoré une partie du petit village qui existait depuis 1676, fit bâtir à ses frais un fort de pierre, dont il reste deux tours au milieu des beaux arbres du grand séminaire actuel (rue Sherbrooke). L'une de ces deux tours, "qu'a noircie la patine du temps" (M. Bruneau), était la maison des soeurs, et l'autre leur école. Si ces vieux murs pouvaient parler quelle touchante histoire ils nous raconteraient! C'est là qu'on instruisait les petites sauvagesses, et les petits sauvages aussi. Delfosse s'est inspiré de ce souvenir pour son tableau de la basilique de Montréal. Quels élèves que ces enfants des bois, à la nature primitive et rebelle! Comme il fallait savoir aimer en Dieu pour les aimer vraiment, et recommencer toujours! Et les "filles du roi", que non seulement on instruisait dès 1658, et longtemps après, mais qu'on préparait au mariage avec les colons et qu'on mariait effectivement! Que de dévouement ce ministère charitable suppose! Apôtre autant qu'héroïne, sûrement, Marguerite Bourgeoys, le fut superbement. Et elle le fut, à Ville-Marie d'abord, et ensuite par tout le pays, à l'île d'Orléans, à Québec, à Château-Richer, à Laehine, à Pointe-aux-Trembles — car ces établissements de la Congrégation remontent à son époque. "Pensez, mes soeurs, disait-elle, que, dans votre mission, vous allez ramasser les gouttes du sang de Jésus qui se perdent!" Tout le secret et tout l'esprit de son apostolat est dans ces belles paroles.

Aujourd'hui, après trois cents ans, la Congrégation de Notre-Dame compte 152 établissements répandus par le pays. Depuis les origines, 3,258 religieuses ont fait partie de la communauté. L'institut donne l'instruction et l'éducation à 50,000 jeunes filles. Ce sont là des chiffres qui sont assez éloquents pour se passer de commentaires!

* * *

Trois cents ans! Il y a trois cents ans qu'elle est née, à Troyes, et deux cent-vingt ans qu'elle est morte à Ville-Marie, le 12 janvier 1700, à 80 ans. Pendant quarante-sept ans, elle s'est dépensée pour nous avec le zèle et la haute intelligence que nous venons de dire. Mgr de Laval, apprenant sa mort, prononça: " C'était un fruit mûr pour le ciel. " C'est le mot d'un saint jugeant une sainte, oserons-nous dire, tout en nous défendant de prévenir les jugements de l'Eglise.

L'oeuvre de Marguerite Bourgeoys, d'ailleurs, célèbre ses vertus et ses mérites beaucoup mieux que nous ne saurions le faire.

Et puis, répétons-le, Rome a parlé. Le 7 décembre 1878, Léon XIII la déclarait *vénérable*. Sous Pie X, le 13 juillet 1910, la Congrégation des Rites proclamait solennellement " qu'il est constaté que les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité envers Dieu et le prochain, ainsi que les vertus cardinales de prudence, de justice, de tempérance et de force, avec celles qui s'y rattachent, ont existé chez la vénérable servante de Dieu Marguerite Bourgeoys à un degré héroïque... "

Le 13 septembre 1910, au lendemain des inoubliables splendeurs du congrès eucharistique de Montréal, Son Eminence le cardinal Vannutelli, légat du pape, en présence d'une assistance d'élite, procédait, dans l'ancienne église de Notre-Dame-de-Pitié et dans l'ancien couvent de la maison-mère de

la Congrégation, à la reconnaissance officielle des ossements de notre héroïne-apôtre. Ce jour-là même, on transportait les précieux restes dans le caveau de l'actuelle maison-mère, rue Sherbrooke. Ce fut une cérémonie bien touchante.

Quand ces restes de la vénérable fondatrice sortiront-ils de nouveau des riches coffrets qui les contiennent, pour être enfin, cette fois, placés sur les autels ? C'est le secret de Dieu. On attend, paraît-il, un nouveau miracle, qui s'ajouterait à ceux qui ont déjà été constatés par les tribunaux romains. Pourquoi, samedi prochain, au jour même des trois cents ans écoulés depuis la naissance de Marguerite, notre foi ne l'obtiendrait-elle pas de la bonté de Dieu ?

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR,
de la Société Royale du Canada.

M. LE CHANOINE CHARTIER
A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS ¹

DIX LEÇONS SUR LE CANADA FRANÇAIS
AVANT-PROPOS

Messieurs,

L'UN des maîtres de la pensée et de l'expression françaises s'est plu à proposer le Canada français comme un exemple à la France. Le 25 juin 1912, au congrès qui rassemblait à Québec toutes les forces vives de la nation, M.

¹ Aujourd'hui même, le 12 avril, notre confrère, M. le chanoine Emile Chartier, commence à l'Institut catholique de Paris, la série des conférences qu'il doit y donner sur le Canada français. Nous avons la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs la primeure de l'*avant-propos* qu'il servira à ses auditeurs parisiens en ouvrant son cours. M. le chanoine y expose le plan de ses leçons. — E.-J. A.

Étienne Lamy terminait ainsi son discours : " Vous êtes nos frères, mais mieux préservés que nous des expériences où s'égarèrent les énergies. Tandis que nous parcourions nos destinées comme l'enfant prodigue, vous êtes restés dans la maison paternelle et nous goûtons son charme en y étant reçus par vous. Nous y voyons quelles vertus conservent une race. Vous êtes ce que nous avons été, nous apprenons de vous à redevenir ce que vous êtes. La France, en voulant se faire nouvelle, s'est vieillie. En ne vous détachant pas de vos traditions, vous avez perpétué votre jeunesse. Tandis que chez nous les vivants ont parfois semé la mort, vos morts vous ont gardé le secret de la vie. Et notre commun langage est beau dans votre bouche, parce que tout y est sain, les mots et les pensées. " ²

Ce tableau enjolivé de notre vie nationale, on a voulu qu'un représentant de la race en déroulât ici le détail. Le fils lointain de la Normandie, auquel on a confié la tâche, voudrait laisser l'impression que le modèle dessiné par ses ancêtres au XVII^e siècle n'a pas été trop déformé dans les copies des descendants. L'ancien élève de l'Institut ³ croirait avoir commencé de lui payer sa lourde dette, si l'on jugeait que " notre commun langage est beau dans sa bouche, parce que tout y est sain : les mots et les pensées ".

Ces pensées et ces mots s'appliquent à un sujet assez grandiose pour que le fond fasse passer la forme. L'histoire du Canada français, c'est l'histoire de l'endurance française. C'est le spectacle de la civilisation très noble de la France, établie par elle en Amérique et maintenue par ses fils, ce qui est tout un. Il n'est pas indifférent à la France de savoir par quels

² *La langue française*, page 63 (Paris, Perrin, 1912).

³ M. Chartier est un ancien élève de l'Institut catholique et un licencié ès-lettres de l'Université de France (Sorbonne). — Note de la *Semaine*.

héroïques combats-eux-ci ont conservé ce trésor, au milieu de groupes étrangers, parfois hostiles, à toutes leurs aspirations.

Il faut donc lui rappeler quelle race elle a établie, puis laissée là-bas. Cette race, trois influences ont continué de s'exercer sur elle : l'Église catholique et son organe la paroisse ; l'enseignement libre et chrétien ; les circonstances économiques, politiques et sociales. Cette race, modifiée par toutes ces influences, elle a cependant gardé des caractères qui permettent aux voyageurs de la reconnaître au premier coup d'oeil : sa langue, sa littérature, ses moeurs. Cette race enfin, elle s'avance vers un avenir que les psychologues s'évertuent à entrevoir. Augurer notre situation de demain, exposer les manifestations actuelles de notre vie nationale, étudier nos origines et les causes de notre évolution, c'est l'objet de ces dix leçons sur le Canada français.

Pareille étude comporte une préface. L'histoire des nations s'éclaire à celle des pays qu'elles occupent, à celle des peuples qu'elles coudoient. Celle du Canada français ne se comprendrait pas sans un retour sur l'histoire du Canada tout entier. Nous consacrerons à cette revision nos deux premières leçons. C'est que le Canada a passé par deux régimes. Celui de la quasi-autonomie, sous lequel il se développe librement depuis 1840, fut l'aboutissant tardif du régime de la tutelle coloniale, celui qu'il subit de 1608 à 1840. Le coup d'oeil d'ensemble sur ces deux époques, inégales en importance comme en durée, offre un spectacle assez rare dans l'histoire humaine. Trop souvent les peuples s'acheminent de la liberté jusqu'à l'asservissement, pour descendre de l'asservissement jusqu'à l'esclavage. On voit le nôtre monter du servage à la liberté, de la liberté jusqu'à l'indépendance. Une telle évolution constitue une oeuvre d'art, chose assez peu commune en politique, en politique coloniale surtout.

Nous essaierons de la décrire sans phrases, sans éloquence. Nous produirons des faits et des textes aussi précis que les fournit l'état présent des études historiques au Canada. Dire la vérité sans phrases, c'est encore le plus sûr moyen d'atteindre la phrase vraie.

Chanoine EMILE CHARTIER.

CONSTANTIN ET SON LABARUM

POUR écrire de ces faits, nous avons deux sources hautement respectables : l'une est Lactance, ancien maître du César Crispus, qui écrit en l'an 315, — l'autre est Eusèbe de Césarée, qui a reçu du prince même des attestations sous serment.

C'est de guerres multipliées que Constantin retire ce titre d'empereur unique dont il profite pour créer une nouvelle Rome en Orient. L'un de ses adversaires fut l'auguste Maxence, empereur d'Italie, prince sans moeurs, mais redoutable, appuyé sur l'élément ethnique ou gentil, toujours très puissant dans Rome. Constantin, lui, dominait le " diocèse " des Gaules, longtemps gouverné par son père, Constance. La douceur de Constance, le christianisme d'Hélène avaient déjà incliné à la foi du Christ l'âme de leur fils. Quoi qu'il en soit, vers la fin d'octobre de l'an 312, il était aux portes de Rome, et un combat très dur contre les forces de Maxence le laissait dans une grande inquiétude sur le succès final, lorsque, au coucher du soleil, il eut cette vision immortelle.

Au-dessus de l'astre prêt à disparaître dans la mer latine, il y avait un X de lumière. De l'angle supérieur, comme d'un calice, une autre lettre, l'R des Grecs (P) s'élançait. C'était le monogramme du Christ lui-même. Une légende écrite en-

tourait l'image : *Hoc vincito*, " Va à la victoire avec ce signe " (grec : Tautê nika).

Était-ce un prodige ? Il arrive que, dans les brumes des hauteurs, par suite de certains effets d'optique, des croix apparaissent. Mais il y a ici trop de détails spéciaux pour faire admettre aisément une explication aussi simpliste. Constantin resta fort pensif. Mais, au cours de la nuit suivante, le Christ, en songe, lui déclara ses volontés. Il s'entretint avec des prêtres, et, appelant les artistes et ouvriers nécessaires, leur devisa le plan du *labarum* qu'il voulait désormais — *labarum* était le nom courant d'une enseigne.

A la partie supérieure de la hampe, le monogramme, surmonté d'une couronne d'or. Sous le monogramme, les bustes de Constantin et de ses fils. Puis, suspendue à la perche transversale, et comme *sipharam* (drapeau), une étamine rouge, en carré, brodée d'or, incrustée de gemmes. — Cinquante braves de la garde durent se relayer pour porter ce *labarum*, dont les effets furent immédiats. Non seulement (témoignage de Constantin même) le porte-étendard, quoique très visé, ne recut pas une blessure—tout s'en venait frapper le seul *labarum*, — mais encore les troupes de Maxence, invaincues la veille, plièrent cette fois-ci. Une émeute éclata dans Rome, et Maxence, forcé par l'opinion à rejoindre son armée fléchissante, se noya au pont Melvius (27 octobre). On connaît le chef-d'oeuvre où Raphaël a commémoré la bataille.

Tous les soldats, sur leurs armes, portaient l'emblème sacré. A peine reçu dans Rome, le vainqueur, en plein coeur de la ville, faisait ériger sa propre effigie tenant la croix, avec une inscription témoignant ce qu'il devait à ce *signe salutaire*...

Ce qui est moins connu que ceci, c'est la " prière chrétienne " que le collègue de Constantin, l'auguste Licinius, fit dire à ses troupes, avant la bataille d'Andrinople, quelques mois plus

tard (30 avril 313) : " Grand Dieu ! nous te prions. Dieu saint ! nous te prions. Toute justice, nous te la recommandons. Par toi nous vivons. Par toi nous avons victoire et félicité. Dieu grand et saint, exauce nos prières. Nos bras sont tendus vers toi. Exauce-nous, Dieu saint et grand ! "

Un ange avait apporté le texte de cette invocation militaire à Licinius. Et Licinius, à trois contre sept, vainquit Maximin, maître de l'Asie et de la Thrace. Plus tard, le même Auguste (signataire, avec Constantin, de l'édit de Milan, qui a libéré l'Eglise) passa aux gentils et à leurs dieux — c'était la politique ! Du moins, avant la bataille contre son illustre collègue, prit-il le soin d'aviser ses hommes d'éviter de s'en prendre au *labarum* chrétien et à son escorte : cela, sûrement, *devait lui porter malheur*. Témoignage est bien fort en faveur de la vision de l'an 312. De ses anciennes croyances, Licinius avait tout perdu — excepté celle du *labarum*.

LOUIS DE RODIER.

SOEURS des SAINTS NOMS DE JESUS ET DE MARIE

CEREMONIE DE VETURE

Le mercredi, 24 mars, en la chapelle de la maison-mère des Soeurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, à Hochelaga, M. l'abbé Currotte, de l'archevêché de Montréal, présidait une cérémonie de vêture et prononçait le sermon de circonstance.

Ont revêtu le saint habit : Mlles Léontine Contant, de Montréal, dite Soeur Marie-Wenceslas ; Lucia Canuel, de Rimouski, dite Soeur Marie-Damien-Joseph ; Marie O'Neill, de Détroit, dite Soeur Aloysius-Mary ; Béatrice Duhamel, de Valcourt, dite Soeur Marie-Eudoxia ; Germaine Donais, de Montréal, dite Soeur Laura-Maria ; Rose-de-Lima Roy, de Sainte-Philomène, dite Soeur Marie-de-la-Charité ; Blanche Leblanc, de Contrecoeur, dite Soeur Marie-Romuald-de-Jésus ; Rosilda Ducharme, de Joliette, dite Soeur Marie-Lucie-du-

Précieux-Sang; Alice Lambert, de Saint-Georges-de-Champlain, dite Soeur Marie-Bernadette-de-l'Immaculée; Annette Théorêt, de Beauharnois, dite Soeur Marie-Paul; Alice Desbiens, de La Tuque, dite Soeur Marie-Louis-Joseph; Eva Demers, de Montréal, dite Soeur Marie-Eugène-de-la-Croix.

LE CATECHISME LITURGIQUE ¹

Ce catéchisme a l'avantage de mettre en un seul volume à la portée du lecteur un résumé substantiel de l'*Année liturgique* de Dom Guéranger. Le livre est divisé en quatre parties: 1 *Temps de l'Avent*, 2 *Temps de Noël et de l'Épiphanie*, 3 *Carême et Temps pascal*, 4 *Temps après la Pentecôte*. Sur chacune de ces saisons liturgiques, il renferme des considérations historiques, doctrinales, morales; il en explique l'esprit, les cérémonies, les prières.

Cet ouvrage sera très utile aux prêtres comme livre de lecture spirituelle et même de méditation. Il leur permettra de se pénétrer toujours davantage de l'esprit de l'Église et de réaliser le vœu du pontifical: *Agnosce quod agitis*. Il leur fournira aussi d'utiles sujets d'instructions, qui, en éclairant les fidèles sur le sens des offices, les y rendront plus assidus et plus attentifs. Pour les membres des communautés religieuses et pour les fidèles instruits un pareil livre est un trésor. La connaissance des objets du culte, une intelligence plus complète des prières et des cérémonies de l'Église, l'habitude de tirer du culte catholique des leçons pratiques: tels sont les principaux avantages qu'ils y trouveront. Si l'ignorance engendre souvent le dégoût des offices, la science sûre et claire communiquée par le *Catéchisme liturgique* en assurera l'estime et l'influence sanctifiante.

¹ *Catéchisme liturgique*, par Dom Camille Leruc, revu et complété par Dom Jules Baudot, bénédictin de Farnborough. (Tours, Alfr. Mame, 1920), 1 vol. in-12 de 480 pages. Broché 7 frs. 50.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Lundi 19 avril — Sainte-Dorothée.
 Mercredi 21 " — Saint-Hubert.
 Vendredi 23 " — Saint-Dominique.
 Dimanche 25 " — Saint-Eusèbe.